

Ah, Tatiana !

PAR CLAUDE ARNAUD

« Solo », de Michka Assayas (Grasset, 288 pages, 18,50 €). Un courant littéraire marqua l'entrée dans le nouveau millénaire, en parallèle avec l'autofiction, une veine sarcastique décidée à ridiculiser les rêves postsoixante-huitards. Alors que Will Self s'attaquait en Angleterre aux bobos priapiques de Notting Hill comme aux vendeurs d'orviétan de l'art-thérapie, Houellebecq révélait en France la misère sexuelle du petit Blanc, masquée par la mise en scène d'un orgasme publicitaire permanent. Bling-blinguisée ou paupérisée, une culture rock en pleine décomposition suscitait ses propres opposants, jusqu'à engendrer une contre-culture au nihilisme féroce ou au populisme désespéré. Au risque de renforcer les préjugés des « beaufs » et de la culture dominante.

Féroce.

Michka Assayas.
Ou la débacle
du quinqu marié.



Michka Assayas connaît bien cette génération pour être né en 1958 et avoir dirigé un remarquable « Dictionnaire du rock » dans la collection « Bouquins » – une mine pour qui s'intéresse à Prince et à Sonic Youth, mais aussi pour les ex-fans des Kinks et des Troggs. « Exhibition » avait déjà exploré en 2002 les racines du raz de marée générationnel qui avait fait la gloire puis la ruine de nombreux groupes pop ; son nouveau roman se focalise sur la dérive existentielle d'une figure de la scène rock animant depuis vingt ans une émission de radio. Ce n'est pas tant le retour agressif dans sa vie de Tatiana, une groupie avec qui il couchait trois ans plus tôt, qui fait la singularité du livre : la débacle du quinqu marié qu'une vingtenaire fauchée fait chanter, facture d'ITVG à l'appui, n'est plus un scoop ; c'est le portrait d'une génération déchue qui frappe, avec sa cohorte de rebelles rangés et de fidèles dévastés. Féroce pour son personnage, vieil enfant dont le sens de l'observation – remarquable – et l'intelligence plus qu'inventive n'ont d'égal que la lâcheté, Michka Assayas s'acharne avec brio sur une classe

d'âge qui, après l'avoir haïe, aura parfait la société du spectacle en célébrant les noces de la contre-culture et des médias centraux. Incapable de s'inscrire dans la réalité, flottant comme un bouchon dans un monde alternatif miné par l'envie, victime d'une surdose d'images et de sons, plus nocifs encore que la poudre, Denis fait penser à Meursault, le héros vacant de « L'étranger ». Il n'a pas tué ? Il a peut-être fait pire, en détruisant sa propre capacité à advenir au monde adulte ■

Une salade à faire peur

PAR ÉLODIE MARILLIER

« Thriller », de Iégor Gran (P.O.L., 224 p., 16 €). « La vie a tout fait pour me heurter la tartine. » Norman Mayfield ne compte pas parmi les tristes « rameurs du quotidien ». Professeur d'économie sociale à Berkeley, où ses travaux sur la modélisation du bonheur lui semblent près d'aboutir, marié à Suzanne, « la femme idéale » à ses yeux, il s'éveille chaque matin « épanoui comme pas deux ». Son moral serait moins au beau fixe pourtant s'il savait ce que pensent de lui son épouse, encline à jouer la femme adultère, le doyen Lorch, amant éperdu de la précédente, ou son ami Lafayette, improbable anarchiste de droite. « Médiocre au long cours », « neuneu tricheur », parfait et agaçant exemple de « contentement de soi », tel est en effet Norman aux yeux de ses trois convives en ce vendredi soir... Il est loin de s'en douter, le naïf, comme de l'extravagante tournure que son existence, jusque-là si ordinaire, s'apprête à prendre...

Car dans le huitième livre du brillant Iégor Gran, « c'est par la salade que tout commence », cet aliment a priori inoffensif et n'ayant pour seule raison d'être que de « créer l'apparence de volume », pouvant, sous l'effet d'un esprit joyeusement azimuté, se révéler propre à déclencher un « Thriller ». Norman l'apprend ici à ses frais, qui de moutarde en vinaigrette se voit accusé de détrousser les sans abri puis bientôt soupçonné d'être un psychopathe meurtrier, selon un scénario ourdi par une plume pire qu'imprévisible.

A 40 ans passés, dont neuf dans sa Russie natale et quelques-uns à l'École centrale, Iégor Gran a su cultiver cette surprenante inventivité qui lui valut l'estime des lecteurs pour son premier roman (« Ipsa facto », 1998), puis le Grand Prix de l'humour noir 2003 avec « O.N.G. ! », avant de dézinguer l'institution littéraire avec « Le Truoc-nog » (« Goncourt » dans le désordre, « petit bijou d'irrévérence » pour *Le Point*). Récit polyphonique que savamment déjanté, ce « Thriller » est un régal. Promis, on ne vous raconte là aucune salade ■



Déjanté. Iégor Gran.

ASSAYAS
S'ACHARNE SUR
UNE CLASSE D'ÂGE
QUI AURA PARFAIT
LA SOCIÉTÉ DU
SPECTACLE EN
CÉLÉBRANT LES
NOCES DE LA
CONTRE-CULTURE
ET DES MÉDIAS
CENTRAUX.